

CHRONIQUE

Une thèse norvégienne sur la Révolution en Provence.

Kai ØSTBERG, *Flyktige evigheter. Lojalitetsbånd og sivilisering i Aix-en-Provence og den franske revolusjons verden, 1775-1815*, Oslo, Unipub 2004, 519 p. (*Eternités éphémères. Les liens de solidarité et le processus de civilisation à Aix-en-Provence et dans le monde de la Révolution Française, 1775-1815*). Thèse soutenue à Oslo en 2004. Résumé de l'auteur.

La thèse cherche à élucider le processus de civilisation sous la Révolution par le biais du cas d'Aix-en-Provence. L'auteur se sert de l'évolution des liens de solidarité pour cerner cette problématique. À partir d'une discussion de la théorie de Norbert Elias, incluant parmi d'autres les points de vue de Zygmunt Baumann et Hannah Arendt, l'auteur propose un concept de civilisation plus explicitement normatif, pour en faire la clef de voûte de son étude. La partie théorique et méthodologique est un plaidoyer pour une conception de l'histoire qui accorde une plus grande place à la dimension morale. Elle s'inspire de la critique de Tzvetan Todorov à l'encontre de l'idéal scientifique de neutralité morale, proclamé par Max Weber. La thèse cherche donc à être un lieu de rencontre entre deux traditions des sciences humaines : L'histoire et la philosophie morale.

Les révolutionnaires étaient à la recherche des principes moraux éternels. Comment s'approcher de ces idéaux dans l'histoire, sans les renier dans la lutte pour les réaliser ? C'est le grand dilemme moral de la Révolution, et notamment de la terreur, soulevé déjà par Kant. Si l'homme a des obligations morales éternelles, ces obligations se traduisent forcément par des liens concrets, dans un monde enraciné dans l'histoire, soumis à la loi de la transition. Le titre de la thèse se réfère à cette dualité de la condition humaine. Plus prosaïquement il se réfère au fait que cette dualité se manifeste très concrètement sous la Révolution par l'abondance des déclarations affirmant une fidélité inébranlable, en contraste flagrant avec la réalité des changements brusques de régimes et de trahisons personnelles. Or, le premier chapitre

empirique de la thèse est consacré aux formules de fidélité. La source principale en est la correspondance, privée et publique, ainsi que des manuels de correspondance. Le contexte social et le sens culturel et moral des formules sont interprétés notamment à la lumière des changements dans la relation entre la sphère privée et la sphère publique. Trois styles culturels sont identifiés : celui de la bonne société de l'Ancien Régime (qui revient sous une forme sclérosée sous l'Empire), celui des révolutionnaires bourgeois dans la première phase de la Révolution et celui des révolutionnaires de sensibilité jacobine. Le style culturel de l'Ancien Régime est caractérisé par la très grande attention consacrée aux liens personnels, les égards dus aux sensibilités des individus à l'intérieur de la bonne société, ainsi que l'esprit de soumission, résumé dans la formule épistolaire « humble et obéissant serviteur ». Par contraste, le style culturel des jacobins et des sans-culottes est fier, simple et direct jusqu'à la rudesse, signalant l'attachement à la chose publique. Le changement de style signale de nouvelles priorités concernant les liens qui unissent les individus, maintenant devenus des citoyens. Il signale aussi une réaction contre le risque d'hypocrisie des déclarations d'attachement de l'Ancien Régime, dans la mesure où elles étaient inscrites dans des relations de force et de dépendance personnelle.

Par la suite les liens de solidarité sont décrits et analysés successivement sous quatre dénominations majeures : 1) la famille et l'amitié, 2) le patriotisme local et régional, 3) l'attachement à l'État (patriotisme, puis républicanisme) et 4) l'attachement à l'humanité (cosmopolitisme, défense des droits de l'homme). La source épistolaire est importante, surtout la correspondance municipale. Elle est enrichie par les pamphlets, les livres de raison, les journaux, les discours et les ouvrages imprimés des contemporains. La rhétorique reste une dimension importante dans l'analyse de tous ces thèmes.

La vocation civilisatrice de la famille est discutée dans une optique historique à long terme. Dans quelle mesure les familles ont-elles favorisé l'éclosion des personnalités équilibrées, capables aussi bien de former des attachements que d'adopter une attitude indépendante et critique vis-à-vis de leur milieu et de la société en général ? L'état des sources ne permet pas de sortir du cercle de la noblesse et la bourgeoisie. La vie familiale de l'Ancien Régime, ainsi que les cadres de celle-ci posés par l'État et l'Église, apparaissent sous un jour peu favorable par rapport à la question posée. C'est surtout le cas pour la noblesse. Les alliances organisées par les parents pour des motifs de rang et de fortune, l'autorité excessive des pères et des maris, l'absence de divorce ainsi que la pratique du libertinage sont autant de facteurs qui empêchent la famille de réaliser son potentiel civilisateur. L'individu semble n'exister que pour la famille, et la famille que pour Dieu et pour l'État. La bourgeoisie offre une autre image. Les relations familiales y sont marquées par une toute autre affection. C'est toutefois une vie familiale assez fermée sur elle-même qui apparaît, sans intérêt pour les choses publiques. Les obligations familiales aussi bien que les autres obligations

personnelles revêtent parfois un caractère très contraignant. Alors qu'il n'est qu'étudiant à Paris, le futur maire d'Aix, Emeric-David, désespère des exigences qu'on lui impose. Il se confie à son cousin Gibelin et il lui demande de le protéger contre tous ceux qui se croient permis de lui demander des services: «...si on veut me donner des commissions, dites que vous me croyez parti, ce sont mes dernières courses qui m'ont tué [...] Il y a bien de la barbarie à en assassiner comme on a fait un pauvre Diable qui étoit venu à Paris pour étudier mille choses qu'il n'aura jamais le moyen d'apprendre ailleurs. » En effet, la contrainte exercée sur les individus dans le cadre familial et personnel laisse penser qu'il s'agit là d'un phénomène analogue à celui qui se produisait au sommet de l'État. La famille et les relations personnelles constituaient aussi une partie de la base de l'État monarchique, et elles ont contribué à saper sa capacité d'effectuer les réformes nécessaires, puisque les privilégiés ont résisté en invoquant leur attachement ou leurs liens de famille avec la maison royale.

Ce caractère « privé » de la monarchie sera dénoncé par les révolutionnaires. Mais ils avaient l'intention non seulement de libérer l'État des liens particulier et familiaux. Ils voulaient aussi libérer l'individu d'une famille considérée comme trop autoritaire. La Révolution, en brisant la tyrannie des pères et en instaurant le divorce, a voulu favoriser le développement de la famille comme un lieu pour l'éclosion de la personnalité et rapports humains basé sur l'affection et la liberté. Mais très vite la vie familiale sera soumise à une pression extérieure encore plus contraignante que celle exercée par l'Église et l'État sous l'Ancien Régime. Avec la radicalisation de la Révolution, le discours dominant a parfois exigé un monopole des sentiments affectueux analogue à celui de l'Église, à l'époque où celle-ci dévalorisait tout amour séculaire, au profit de l'amour de Dieu. Le projet pédagogique de Lepeletier constitue l'ultime expression de cette tendance.

A la tête de la répression féroce de la révolte fédéraliste, Paul Barras s'est vanté d'avoir arrêté son oncle. Par réaction, la terreur blanche est accompagnée d'exhortations à venger ses parents. Le renversement brutal de la hiérarchie des liens de solidarités par rapport à l'Ancien Régime est suivi par une confirmation tout aussi brutale des liens de famille, reniant de son côté l'importance de la défense de la chose publique. En l'an IV un jeune homme dans le canton d'Aix répond à l'appel de la réquisition et se rend à l'armée. Sa mère se plaint d'être persécutée par des brigands royalistes à cause de la démarche du fils. « Pourquoi y allait-il », lui répliqua le président royaliste d'une administration, « il a été bien sot d'y aller ».

Finalement on peut avancer qu'à Aix aussi bien qu'au sommet de l'État, c'est une conception de la société privilégiant les liens familiaux et personnels qui sort victorieuse de la bataille révolutionnaire. Napoléon, lui, cultive la dépendance familiale et personnelle, et fait aussi revenir les grandes familles nobles en Provence. Elles ne tardent pas à dominer la vie politique et sociale d'Aix et de la région.

Le rôle du patriotisme local et régional dans le processus de civilisation est d'être porteur de la spécificité historique des individus, à travers la spécificité du paysage et de la société où ils sont enracinés. Gaston Bachelard décrit dans sa *Poétique de l'Espace* comment les impressions reçues lors des moments de « rêverie de repos » dans l'enfance constituent les pierres angulaires de notre identité. Dans l'optique des normes de civilisation, ce sens d'enracinement mérite d'être protégé, mais elle doit avoir un contrepoids dans la capacité de se distancer de ses racines, pour que les individus puissent accéder à un forum régi par la raison et la justice, comme dans l'État républicain.

Chez l'élite aixoise nous pouvons observer sous l'Ancien Régime un certain détachement de la culture locale, que l'on considère souvent avec une honte mal cachée. En revanche l'élite est féroce ment attachée aux privilèges et institutions locales et à la soi-disant Constitution provençale. Le peuple est plus provençal que l'élite en ce qui concerne la culture régionale, et moins provençal que lui dans un sens politique, parce que plus prêt à abandonner les privilèges provinciaux pour obtenir les avantages de l'égalité révolutionnaire.

Quand la révolte fédéraliste survient, celle-ci est interprétée par les jacobins de Paris comme le produit d'un patriotisme local excessif, qu'il fallait briser pour réaliser les bienfaits de la République. La crainte républicaine du localisme est exprimée de manière explicite par Maure, l'aîné, représentant en mission dans sa ville natale d'Auxerre : « Je suis actuellement au milieu de mes concitoyens, mais j'y suis sans autre passion que celle de l'amour de notre chère patrie. » Or, le discours des jacobins d'Aix est marqué par une certaine réticence en ce qui concerne la défense des intérêts de la ville, soulignant toujours l'attachement à la République. En plus, il résulte de la répression féroce de la République que les républicains locaux se considèrent de plus en plus comme des émissaires envoyés dans un pays ennemi. Le tableau qu'ils dressent de leur ville aux autorités supérieures est des plus sombres. Quand les (crypto-)royalistes contrôlent la municipalité, ils défendent par contre la réputation de la ville, en minimisant les activités contre-révolutionnaires. Ils s'activent aussi beaucoup plus pour rendre à Aix le plus grand nombre d'institutions dont la ville avait été privée. Ils invoquent sans ambages les racines aixoises des députés et d'autres personnes d'autorités, dans un langage et un style qui marque la renaissance de l'Ancien Régime. À force de cultiver les liens particuliers de la sorte, ils obtiennent quelques succès, notamment grâce au député Durand de Maillane. Sous le Directoire, mais bien plus encore sous le Consulat et sous l'Empire, c'est l'ancienne élite qui profite de ces quelques succès. Après le 18 brumaire, on voit également la résurrection de certaines traditions locales que l'élite avait délaissées à la fin du 18^e siècle, mais qui constitue dès lors une partie intégrante de leur attachement à l'Ancien Régime.

Pour l'État la thèse propose la conception suivante de son rôle civilisateur : il s'agit d'assurer la paix intérieure et de créer un espace placé sous le

signe de la raison et la justice, qui permet aux hommes libres de se livrer à l'action politique, dans le sens donné par Hannah Arendt. Il est important que les individus se montrent prêts à faire des sacrifices pour un tel État, mais qu'ils ne se soumettent pas à l'autorité de l'État sans condition : Ils doivent conserver une place pour d'autres obligations, et l'État doit respecter celles-ci. Or, sous l'Ancien régime, comme sous la Révolution, l'idéal reflété dans le discours officiel est l'amour sans bornes, successivement pour le Roi, la Nation, la République, l'Empereur. Une quarantaine de ces déclarations de fidélité sont réunies en appendice.

La Révolution ouvre un champ d'action collectif qui se traduit par un grand enthousiasme pour l'État. Mais cet enthousiasme va chez les dirigeants de pair avec une conscience claire de l'importance de la protection des droits de l'individu, et du respect pour la ligne de démarcation entre sphère privée et sphère publique. La thèse de François Furet, selon laquelle l'esprit totalitaire de 1793 serait en germe déjà en 1789 dans l'idée de la souveraineté du peuple, ne se trouve pas confirmée pour le cas d'Aix. Mais si cet esprit ne marque pas les dirigeants, il est déjà en 1789 présent chez un personnage qui jouera ultérieurement un rôle important à travers le club radical des Antipolitiques, à savoir l'abbé Rive, le premier bibliothécaire de la Bibliothèque Méjanes. L'abbé Rive se fait le partisan d'un esprit de sacrifice total pour la Nation, critiquant son concitoyen Mirabeau, pour s'exprimer d'une manière trop timide au cours de l'échange avec le marquis de Brézé qui est pourtant devenu légendaire. Loin de quitter quoi que ce soit par la force des baïonnettes, l'abbé Rive assure qu'à sa place il aurait offert sa tête au Roi pour « ...cimenter par l'effusion de mon sang, la constitution libre de ma patrie [...] Ce n'est qu'en courant au trépas, qu'on se dévoue véritablement à la Patrie. » Cet esprit aura un grand avenir à partir de 1792, et il s'agira aussi souvent de faire couler le sang des autres plutôt que le sien. Avec l'arrivée de la guerre civile la scène est dominée par des actes de vengeance, sans que cette effusion de sang « cimenter » la stabilité de l'État. Au contraire, malgré un recours fréquent à la force, l'État n'arrive guère à assurer son rôle fondamental – maintenir la paix intérieure. Les assassinats politiques abondent des deux côtés. Dans les cas où des suspects sont traduits devant les tribunaux ce sont souvent des manipulations politiques qui décident s'ils sont condamnés ou non. L'État donne un mauvais exemple : les coups d'État et le recours fréquent à la force contribue à affaiblir le respect pour la légalité. L'État perd son caractère d'espace pour la pratique de la liberté politique, et il devient surtout un instrument de puissance. La relation des autorités locales envers le gouvernement est marquée par une servilité grandissante sous le Directoire. Les gens se sont retirés dans la sphère privée, privilégiant leurs propres intérêts.

La lutte pour les droits universels des êtres humains était peut-être l'aspect le plus noble de la Révolution. C'était une prolongation de l'esprit cosmopolite d'une partie de l'élite de l'Ancien Régime. Mais une partie de

l'élite, à Aix et ailleurs, était aussi profondément attachée à la défense d'un horizon bien plus circonscrit. « Eh! que sont ces efforts de pygmées qui se raidissent pour faire avorter la plus belle, la plus grande des révolutions, celle qui changera infailliblement la face du globe, le sort de l'espèce humaine » s'exclame Mirabeau en 1790, devant un acte d'obstruction du parlement de Rennes, faisant valoir les droits de la Nation bretonne.

Devant la résistance contre une entreprise si noble, les révolutionnaires sont au fur et à mesure amenés à traiter les contre-révolutionnaires non seulement comme des ennemis politiques, mais comme des ennemis du genre humain. C'est ouvrir la voie à la barbarie au nom des principes universels d'humanité. En 1794 la Convention décrète de ne pas prendre des prisonniers de la nation anglaise, mais de les exterminer tous sur le champ de bataille. A Aix, nous constatons dans le discours et les actes de la part des deux côtés certaines tendances à exclure l'ennemi de l'espèce humaine, souvent au nom de « l'humanité et de la justice », pour prendre un exemple de la rhétorique thermidorienne. Mais nous constatons aussi chez certains une volonté de reconnaître les droits fondamentaux de tous, aussi des ennemis politiques, et de respecter les procédures administratives et judiciaires qui sont nécessaires pour échapper au jeu sanguinaire des vengeances sauvages. Même les royalistes s'identifient peu à peu avec les règles du jeu de la République, pour rétablir une base de coexistence pacifique.

Au départ de l'aventure révolutionnaire il y a une impulsion vers un immense élargissement de l'horizon de solidarité. Elle s'est soldée par un désaveu patent. À la fin du Consulat, le maire d'Aix rapporte ce qui suit au sous-préfet sous la rubrique « Esprit public » : « Il n'y en a point dans cette commune, les réactions s'y sont succédées si souvent, et les suites en ont été si funestes qu'elles ont produit dans la masse des citoyens un esprit d'insouciance et d'égoïsme qui leur rend indifférents à tout ce qui ne touche point à leur sûreté individuelle ». Quant à l'enracinement local il se traduit surtout par une solidarité à l'intérieur de l'élite locale. En 1805, à l'occasion d'un banquet célébrant le couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, le maire d'Aix propose un toast pour *l'union* : « Puisse l'harmonie qui règne en ce jour fortuné parmi les membres des autorités et l'élite des vrais citoyens n'être jamais altérée! »

L'étude d'Aix sous la Révolution n'inspire pas un grand optimisme quant à la possibilité de faire avancer la civilisation par voie de révolution. Le résultat à court terme est à bien des égards que la société sortant de la Révolution est une version exacerbée de l'ancien régime, notamment pour l'élite. Or, la particularité d'Aix c'est qu'elle a beaucoup perdu par la Révolution. On ne doit pas s'étonner que la Révolution y ait rencontré une résistance particulièrement forte. On peut néanmoins tirer quelques leçons de l'étude d'Aix, non dénuées d'intérêt pour la Révolution (et les révolutions) en général. Partons de la thèse (jacobine?) que le problème de la Révolution est qu'elle n'a pas réussi à éradiquer la résistance enracinée dans

la mentalité de l'Ancien Régime. Dans l'optique du présent ouvrage c'est plutôt la vue contraire qui prévaut. Il fallait briser la résistance des privilégiés pour faire avancer le processus de civilisation. Mais il fallait respecter les valeurs dont l'ancienne société était malgré tout porteuse. Ces valeurs étaient surtout le respect et l'amour pour ce qui était historiquement donné et localement enraciné. L'universalisme des principes qui se voulaient éternels aurait dû se concilier avec la spécificité de l'histoire.

(Le travail a été dirigé par MM. les professeurs Odd-Bjørn Fure de l'Université de Bergen et Kåre Tønnesson (émérite) de l'Université d'Oslo, et il a profité des conseils précieux de M. Michel Vovelle, professeur émérite à l'Université de Paris I)